CONSIDÉRATIONS

N° 109.

GÉNÉRALES ET MÉDICALES

SUR QUELQUES EFFETS DE LA PEUR;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 25 juin 1818, pour obtenir le grade de Docteur en médecine,

PAR JULIEN PENARD, de Saint-Savinien,

Département de la Charente-Inférieure;

Ex-Chirurgien de Marine au port de Rochefort.

Illi membra novus solvit formidine torpor,
Arrectæque horrore comæ, et vox faucibus hæsit.
VIRGIL., Eneide, liv. 12.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13

1818.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, Doyen.
M. BOURDIER.
M. BOYER.
M. CHAUSSIER.
M. CORVISART.
M. DEYEUX.
M. DUBOIS.
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT.
M. PELLETAN.
M. PERCY, *Président.*
M. PINEL.
M. RICHARD.
M. THILLAYE, *Examinateur.*
M. DES GENETTES, *Examinateur.*
M. DUMÉRIL, *Examinateur.*
M. DE JUSSIEU, *Examinateur.*
M. RICHERAND.
M. VAUQUELIN, *Examinateur.*
M. DESORMEAUX.
M. DUPUYTREN.
M. MOREAU.
M. ROYER-COLLARD.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE,

CHIRURGIEN.

A MA MÈRE.

Hommage d'amitié, d'amour filial et de reconnaissance.

A

MONSIEUR A. J. DE MONTEGRE,

Docteur-Médecin de la Faculté de Paris ; Rédacteur-général de la Gazette de Santé.

Comme un faible témoignage d'attachement, de respect et de reconnaissance.

J. PENARD.

CONSIDÉRATIONS

GÉNÉRALES ET MÉDICALES

SUR QUELQUES EFFETS DE LA PEUR.

Les effets de la peur, que mon ami intime M. *Savigny*, un des naufragés de la frégate *la Méduse* en 1816, eut lieu d'observer lorsqu'il fut abandonné en pleine mer avec ses compagnons, et la singularité des craintes prolongées qu'il éprouva ensuite lui-même pendant sa traversée du Sénégal en France, m'ont surtout engagé à traiter ce sujet de préférence à tout autre, quoique je ne me sois pas dissimulé les difficultés sans nombre qu'il y aurait à le traiter convenablement.

De la Peur en général.

La crainte est l'impression pénible que nous éprouvons à l'aspect d'un mal ou d'un danger possible, ou du moins que nous croyons tel. La peur est un mouvement par lequel nous sommes sollicités à éviter un objet qui nous paraît nuisible. Enfin, si la peur fait une impression assez vive pour paralyser en quelque sorte les principaux instrumens de la vie, c'est la terreur.

Telles sont les définitions que les auteurs ont cru pouvoir donner des trois degrés principaux de la même passion.

De quelle utilité serait maintenant pour les sciences qu'on s'occupât d'établir le siége des passions dans le cerveau avec les philosophes grecs; dans l'estomac avec *Bacon*, *Van-Helmont*,

Woodeward ; dans le plexus nerveux avec *Lecat ;* dans les ganglions, dans le cerveau, etc., avec d'autres physiologistes ? De quelle découverte enrichirait-on l'art, lorsqu'on diraitavec *Willis*, *Vieussens*, *Lecat*, que le mécanisme des passions dépend du relâchement et de la contraction alternative des vaisseaux sanguins par le plexus nerveux ; avec *Walter*, qu'il tient à la contraction des fibres musculaires ; avec les *Stahliens*, qu'il est l'effet de la prévoyance du principe vital qui s'efforce de surmonter un obstacle, etc. ; et enfin lorsqu'on dirait avec *Bichat* que les causes des passions résident dans la vie organique ?

La peur a été placée par quelques médecins parmi les passions lentes, et par M. *Moreau de la Sarthe* parmi les passions oppressives, en la considérant dans ses effets plus que dans ses causes intérieures, car celle-ci n'est susceptible d'aucune explication dans l'état actuel de la physiologie. Cependant elle peut être regardée comme dépendante de l'action nerveuse, et surtout de l'action du cerveau : cela ne l'explique pas davantage ; mais pour me servir des expressions de M. *Destutt-Tracy* : « Quand un fait est bien certain, on « peut sans inconvénient en différer l'explication, et pourtant s'en « servir comme d'une chose non contestée. » Ce qui est utile, et ce qu'il importe surtout en médecine, c'est de connaître l'ensemble des caractères qui distinguent cette passion de toute autre, et son influence comme cause ou comme complication aggravante de diverses maladies.

La peur, dont on trouve l'origine dans notre organisation, et dans l'éducation première que nous recevons, est rarement pernicieuse pour l'homme bien constitué, lors même que son degré d'intensité se trouve en rapport avec les effets dangereux que peuvent produire les corps étrangers, car presque toujours il peut ou les éviter ou les rendre tout-à-fait nuls ; et, lorsqu'à l'improviste il en a été atteint, il se développe chez lui une réaction complète et régulière qui fait disparaître jusqu'aux moindres traces de l'affection. Dans tous les animaux qui obéissent à leur instinct, cette

passion atteint presque constamment son but, la conservation de l'individu. Chez l'homme elle a bien le même usage; mais, soit que cela dépende d'une trop grande sensibilité ou d'une mauvaise éducation, la peur qu'il éprouve est de beaucoup supérieure à la cause qui l'a produite, et oscasionne, en se renouvelant souvent et avec violence, un grand nombre de maladies graves; ou, ce qui est bien plus ordinaire, altère le caractère de l'individu, lui ôte toute énergie, toute élévation de l'âme, et en fait un être pusillanime qui ne peut plus s'affranchir du joug. Rendu à ce point, il perd sa tranquillité; il ne peut goûter aucun bonheur : et sans cesse tourmenté par l'idée d'objets fantastiques et tout-à-fait imaginaires, il devient hypochondriaque ou mélancolique, pour peu qu'il se trouve dans une disposition propre à faire développer ces maladies. Je me bornerai, pour cette dernière affection, à rapporter avec les auteurs, que *Pascal*, à la suite d'un malheureux événement, « croyait toujours voir un abîme à son côté gauche, « et y faisait placer un siége pour se rassurer; que l'infortuné « *Gilbert* se croyait sans cesse poursuivi par les philosophes qui « voulaient lui enlever ses papiers; et que le célèbre auteur du « Traité de l'expérience, *Zimmermann*, croyait toujours voir l'en- « nemi entrer chez lui et ravager sa maison. »

La peur n'affecte pas également tous les individus; et si un certain nombre d'hommes cèdent trop facilement à la plus légère impression, on en rencontre quelques-uns, plus rares à la vérité, qui, par la trempe de leur caractère et l'élévation de leur âme, restent calmes au milieu des événemens les plus terribles. Cette précieuse faculté concourt bien à faire le bonheur de celui qui la possède; mais de quelle utilité ne lui deviendra-t-elle pas, ainsi qu'à tous les autres hommes, s'il se trouve appelé à les commander? Qu'il se developpe, alors qu'il sera gouverneur d'une ville ou d'une province, une maladie épidémique contagieuse, la peste elle-même il déploiera tous ses talens, calculera froidement tous les dangers d'une pareille position, et pourra, par l'influence que lui

assure une place éminente, contenir le peuple, si cela devient utile, et faire exécuter convenablement les mesures de sûreté qui seules peuvent le préserver d'une mort certaine.

La peur varie encore beaucoup chez le même individu, suivant qu'il est habitué à être entouré de dangers ou qu'il ne les a jamais connus. N'est-ce pas par cette raison que le couvreur peut marcher et travailler sur les édifices les plus élevés sans s'apercevoir qu'il est exposé à faire une chute qui lui causerait la mort; et que le matelot, suspendu à plus de soixante pieds au-dessus du niveau de la mer, confie sa vie à un simple bout de corde, et mêle son chant au bruit des vents et des flots? Nous pourrions ajouter plus d'un autre exemple tiré des somnambules.

Causes occasionnelles et effets de la Peur.

Tout ce qui frappe fortement l'esprit en réveillant l'idée d'un danger est capable de produire la peur. Les causes peuvent en être réelles ou imaginaires : un grand bruit, un spectacle extraordinaire, la rencontre d'un ennemi, d'un animal dangereux, une tempête, un tremblement de terre, etc. On peut apprécier assez bien la manière dont nos divers sens contribuent à nous donner des idées, en songeant que toutes celles qui peuvent produire en nous la peur nous viennent à peu près par les yeux et les oreilles, et quelquefois seulement par le toucher, tandis que très-souvent c'est le sens de l'odorat par lequel sont produites chez les animaux les idées qui réveillent en eux la crainte avec toutes ses modifications.

Les causes imaginaires de la peur sont bien plus nombreuses que les autres, puisque non-seulement l'imagination peut nous présenter les objets réellement capables d'effrayer, mais encore qu'elle peut les combiner de mille manières différentes pendant le sommeil aussi-bien que pendant la veille. Il est à remarquer encore que l'action de ces causes imaginaires est ordinairement plus profonde et plus durable que celle des autres, par la raison qu'il est rarement

possible de porter dans l'esprit la conviction que le danger n'existe vraiment pas.

Le premier effet apparent de la peur est une impression de resserrement et de compression plus ou moins vive à l'épigastre ; le centre phrénique est le plus vivement affecté. Toutes les fonctions vitales sont plus ou moins altérées ; la face est pâle, le front ridé de haut en bas ; il y a abattement des yeux ; le regard est immobile et farouche ; les muscles sont frappés d'atonie avec tremblement : de là l'impossibilité de marcher, la difficulté ou même l'impossibilité de parler, la faiblesse dans tout le corps ; la peau est pâle, elle perd sa souplesse, devient plus irrégulière, se déprime et semble être collée aux muscles subjacens, par la disparition momentanée du tissu cellulaire ; elle se sèche d'abord, puis se recouvre d'une sueur froide qui se condense en gouttelettes ; elle prend ensuite une teinte verdâtre plus ou moins foncée. La digestion est troublée, la circulation capillaire extérieure ralentie, la respiration lente et un peu difficile ; on éprouve des palpitations fréquentes ; relâchement des sphincters, cessation des hémorrhagies extérieures chez l'homme, et suppression des règles chez la femme ; les facultés intellectuelles sont plus ou moins altérées ou perverties ; enfin on ressent une sensation de froid plus ou moins vive qui précède et accompagne le tremblement général.

Lucrèce a appliqué très-ingénieusement à la peur les mêmes effets que Sapho attribue à un véritable amour.

Verùm ubi vehementi magis est consueta metu mens,
Consentire animam totam per membra videmus,
Sudores itaque et pallorem existere toto
Corpore, et infringi linguam vocemque aboriri,
Caligare oculos, sonere aures, succidere artus :
Denique concidere ex animi terrore videmus
Sæpè homines. . . . . .

(De Naturâ rerum.)

« La frayeur, quand elle est excessive, dit *Lebrun*, fait que

« celui qui l'a reçue a le sourcil fort élevé par le milieu, et les « muscles qui servent aux mouvemens de ces parties fort mar- « qués, fort enflés et pressés l'un contre l'autre, s'abaissant sur le « nez, qui doit paraître relevé en haut, et les narines de même. Les « yeux doivent paraître entièrement ouverts, la paupière de dessus « cachée sous le sourcil.....; la prunelle doit paraître comme éga- « rée, située plus au bas de l'œil que du côté d'en haut, le dessous « de la paupière doit paraître enflé et livide, les muscles du nez « et les narines aussi enflés, les muscles des joues extrêmement « marqués et formés en pointe de chaque côté des narines, la « bouche fort ouverte et les coins seront fort apparens. . . . . « les muscles et les veines du cou doivent être fort tendus et appa- « rens, les cheveux hérissés, la couleur du visage pâle et livide, « comme le bout du nez, les lèvres, les oreilles et le tour des « yeux, etc. »

La peur sans doute peut exister à différens degrés, soit qu'on l'examine sur un même individu, soit qu'on l'ait consdérée successivement sur une grande quantité de personnes. Aussi les dénominations de *crainte*, de *frayeur*, de *peur* et de *terreur* ont-elles, en rendant le langage plus précis, établi une graduation existant dans la nature et fondée sur des faits nombreux et bien constatés. Cette passion variera d'intensité suivant l'âge, le sexe, le tempérament, la constitution; dans un même individu elle prendra un tout autre degré, suivant la position dans laquelle il se trouvera, suivant qu'il aura éprouvé des privations, ou qu'il sera dans un état maladif, etc.

Puisque la peur intervertit et altère plus ou moins les facultés intellectuelles, on conçoit que, si elle est renouvelée fréquemment, elle empêchera, comme je l'ai déjà dit, toute élévation de l'âme, et produira bientôt un état habituel de crainte qu'on nomme *pusillanimité*. C'est surtout dans la première éducation des enfans qu'on doit s'abstenir d'une trop grande sévérité, et s'imposer la loi de ne jamais leur parler de choses qui puissent les effrayer, et qui,

en leur faisant une vive impression, soient capables de renouveler la peur et de la convertir en habitude, toujours pernicieuse. C'est faute de ces précautions que des enfans confiés à des domestiques ou à de vieilles femmes ont conservé pendant toute leur vie un état de crainte habituelle, que tout le raisonnement et toute l'expérience d'un âge plus avancé n'ont pu détruire. *Hobbes*, ce philosophe anglais qui avait adopté une opinion qui suppose une âme forte et intrépide, n'osait rester seul dans un appartement obscur; « il voyait sans cesse le diable prêt à le serrer dans ses griffes cruelles » pour le précipiter dans les enfers ». Les femmes sont d'autant plus sujettes à éprouver cette passion, que, douées d'une grande sensibilité et moins capables de réaction, la plus faible cause renouvelle chez elles tous les caractères de la peur, et la porte même au dernier degré.

Dans un même individu cette passion prend un tout autre degré d'intensité, suivant la position dans laquelle il se trouve, et suivant qu'il a éprouvé des privations.

I.re OBSERVATION.

M. L...., aide-de-camp, appartenant au troisième régiment d'artillerie de marine, après une bataille où pendant un jour il avait bravé plusieurs fois la mort et foulé aux pieds les corps de ses malheureux compagnons d'armes, sans ressentir aucune émotion, voulut se retirer dans un petit village qui était à une certaine distance; il cherchait un abri contre la pluie qui tombait par torrens. Dans la première maison où il entra, il vit sur un lit une personne morte ensevelie, un cierge brûlait à ses pieds. La vue de ce cadavre inspira à M. L.... une telle sensation, qu'il aima mieux passer la nuit dehors que de rester près de ce corps inanimé. Cette vue le frappa de terreur, et cependant il sortait d'un champ de bataille, où des milliers de braves venaient de perdre la vie; mais dans ces momens son imagination n'était occupée que du soin de se défendre, et

l'horreur si naturelle que nous inspire la mort ne faisait sur lui aucune impression ; il est vrai de dire aussi que les cadavres qu'il venait de fouler aux pieds étaient encore recouverts de leurs habits, et non dans cet appareil de mort qui le frappa si vivement.

Nous sommes plus susceptibles d'être atteints de la peur lorsque nous sommes seuls et privés de la lumière solaire : aussi est ce lorsqu'on est ainsi abandonné que les pensées se reportent sur les objets qui peuvent nous inspirer de l'effroi ; c'est presque toujours au commencement de la nuit que les enfans élevés dans la crainte des diables ou des revenans se retracent ces objets imaginaires, et que la peur extrêmement vive qu'ils ressentent peut être portée jusqu'à produire une espèce de fièvre cérébrale.

Les détails de l'observation qui suit m'ont été communiqués par mon ami M. *Savigny*.

N'ayant point pris de nourriture depuis trente-six heures et après des travaux excessifs pour faire les préparatifs d'embarquement sur le radeau..... au moment où il eut la conviction cruelle qu'ils étaient abandonnés par toutes les embarcations : « Je sentais, m'a-t-« il dit, un poids incommode sur l'épigastre ; mes genoux fléchis-« saient sous moi, mes mains cherchaient machinalement quelque « point d'appui ; je pouvais à peine articuler quelques mots ; un froid « semblable à l'application de lames de métal sur toute la surface « du corps, mais particulièrement dans les régions vertébrales, se « renouvelait de distance en distance ; ma paupière supérieure, s'a-« baissant involontairement sur l'inférieure, y déterminait un froid « presque glacial qui s'étendait sur les deux rebords palpébraux. « Cet état cessa bientôt, et alors se développèrent toutes mes fa-« cultés intellectuelles ; et faisant taire en moi ce sentiment impé-« rieux, la crainte de la mort, je cherchai à verser quelques « consolations dans le cœur de mes infortunés compagnons, qui « presque tous étaient dans un état de stupeur. » Il a observé que la crainte était d'autant plus vive, que les hommes avaient moins

l'habitude du danger, et quelle l'était d'autant moins qu'ils avaient reçu une éducation plus soignée. Aussi, dans cette occasion, les soldats montrèrent moins de courage que les matelots, et ceux-ci moins que les officiers. Parmi ces derniers, il remarqua même de la différence. Plus bas, M. *Savigny* s'exprime ainsi dans un manuscrit qu'il m'a prêté : « Le moment où nous nous vîmes abandonnés fut affreux, et produisit d'abord une consternation générale : mais bientôt les soldats et les matelots se livrèrent à un désespoir violent qui se signala par des cris de fureur et de vengeance ; tous croyaient leur perte infaillible, et annonçaient par leurs clameurs les sombres pensées qui les agitaient. Quelques personnes d'un esprit ferme se réunirent à moi pour calmer ces infortunés : nos discours furent d'abord inutiles pour dissiper des craintes que nous partagions comme eux, mais qu'une plus grande force de caractère nous faisait dissimuler ; cependant une contenance assurée, des propos consolans parvinrent peu à peu à les rappeler à des sentimens plus raisonnables, mais ne purent entièrement calmer l'effroi que leur avait naturellement inspiré une situation aussi horrible. »

« On pourrait se demander, m'a-t-il dit souvent, si la perte de la raison qui, dans les premiers jours, entraînait à la mort tous les matelots et les soldats, n'était pas occasionnée plutôt par l'effroi qu'inspirait un danger aussi menaçant que par les cruelles privations qu'ils éprouvaient. La présence du danger frappa d'autant plus vivement que les forces physiques étaient affaiblies par trente-six heures de privations et de travaux excessifs. Il est si vrai que la peur était la cause principale de destruction, que, dans les premiers jours qui nous enlevèrent les neuf dixièmes de nos compagnons, leur folie disparaissait presque entièrement le jour, et qu'elle était ramenée par les ombres de la nuit. J'ai observé sur moi-même que l'effroi si naturel que nous inspirait la position dans laquelle nous nous trouvions augmentait cruellement dans le silence des nuits ; tous les objets me paraissaient beau-

« coup plus effrayans. Cette peur que nous avait inspirée une mort « que nous croyions inévitable, ne se prolongea pas au-delà du « cinquième ou du sixième jour ; l'habitude du danger fit que nous « vécumes ensuite pendant sept autres jours sans qu'aucun de « nous parût effrayé de sa situation ». Il est donc vrai qu'on peut s'habituer à braver la mort, et que l'effroi qu'elle inspire n'a d'empire sur les hommes que dans les premiers momens où elle paraît les menacer.

« Enfin, dit encore M. *Savigny*, pendant la traversée du Sénégal « en Europe, c'est-à-dire, dans l'espace de trente-cinq jours, j'é- « prouvai particulièrement dans le courant des nuits de fréquentes « envies d'uriner, surtout lorsque le temps était mauvais, et qu'il y « avait du danger. J'ai plusieurs fois été obligé de me lever jusqu'à « vingt ou trente fois dans une nuit. L'urine que je rendais était in- « colore et sans saveur prononcée; son excrétion était telle, qu'elle « surpassait de beaucoup les boissons que je prenais, en sorte que « je me croyais atteint de diabétès. Le jour, le danger me parais- « sant moins grand; et d'ailleurs, dissipant mes craintes par les con- « versations que j'avais avec ceux qui m'entouraient, ce besoin « était bien moins fréquent, et ne se faisait guère sentir que trois « ou quatre fois. Dans le silence des nuits, rappelant mon cou- « rage, je voulais éloigner toutes les craintes qui m'assiégeaient; « mais ce n'était qu'avec peine que je pouvais les surmonter. J'ose « cependant assurer que toute autre cause de destruction que « celle qui m'environnait n'aurait produit sur moi aucune sensation « pénible. »

La peur, commune à l'homme et à la plus grande partie des animaux, est caractérisée surtout chez ceux dont l'organisation présente une certaine complication, ou par la production des cris qui substituent à la voix ordinaire un bruit aigre et perçant, ou par une série de mouvemens presque toujours très-rapides et qui sont déterminés d'avance par la forme et la disposition des organes. Ce sont en effet les deux seuls moyens que nous possédions pour

réagir sur les corps étrangers; et l'homme, comme les autres animaux, et mieux qu'eux tous peut-être, devait s'en servir. Cette passion, comme je l'ai dit plus haut, a pour but la conservation individuelle, et par suite celle de l'espèce. Aussi est-ce d'après cette connaissance que les physiologistes ont été portés à la classer parmi les passions animales. Quelle différence y a-t-il entre l'oiseau qui évite par un vol plus rapide l'attaque d'un autre oiseau destructeur de son espèce, et l'homme qui évite par l'adresse ou par la force le danger qu'il peut prévoir. et fuit par la course celui qui arrive inopinément. Cette passion, qui est un de nos instincts porté au dernier degré, n'est-elle pas liée à notre organisation, et ne nous est-elle pas aussi naturelle que la haine ou la faim. D'où vient donc le ridicule qui poursuit sans relâche les hommes pusillanimes ou naturellement peureux? N'est-ce pas parce qu'il s'attire l'infamie et le reproche de lâcheté quand il préfère son existence aux actes de la virilité? On ne rit que de l'homme qui cède trop facilement à un danger imaginaire, et que la moindre réflexion aurait suffi pour dissiper. La fuite à l'aspect d'un très-faible danger se remarque particulièrement dans les premières années de la vie, et chez les femmes. Cet état de peur habituelle, dépendant de la mobilité nerveuse, se trouve lié chez ces êtres à la faiblesse physique et à la trop grande sensibilité, deux circonstances presque toujours réunies, et qui expliquent très-bien l'impossibilité où ils sont de résister à l'action destructive du moindre corps.

Au contraire, la vue seule d'un homme dans l'âge mûr ne permet-elle pas d'assurer qu'il éprouvera moins fréquemment et avec moins d'intensité les effets de la peur, puisque, dans presque toutes les circonstances, la seule conviction de sa force suffira pour détourner ou anéantir l'action du plus grand nombre des corps. Si à cette conviction intime de la force physique il joint l'expérience ordinaire à cet âge, et s'il sait surtout qu'on n'est pas toujours victime du danger auquel on s'expose, il pourra croire échapper aux plus

imminens, et deviendra par cela seul capable des entreprises les plus périlleuses.

La peur qu'inspire un objet présent et réellement dangereux détermine souvent à faire des réponses ou des actions qui seules peuvent tirer d'embarras et sauver la vie. Cette faculté qu'on rencontre chez l'homme ne lui est-elle pas encore commune, du moins en partie, avec ce qu'on observe chez certains animaux; ainsi y a-t-il beaucoup de différence entre l'homme qui fait le mort pour éviter un danger qu'il sait apprécier, et l'insecte qui, pour éviter son ennemi, se recouvre d'une liqueur acide ou odorante dont la nature l'a muni pour sa conservation. Ces deux actions, qui ont le même résultat, ne diffèrent que parce que chez l'insecte la nature se sert de l'instinct inné et conservateur comme d'un cri intérieur pour la direction de tous les actes de sa vie, tandis que cet instinct n'existe presque point chez l'homme, où il est remplacé par une intelligence bien supérieure à celle des mammifères les plus parfaits.

Le piqueur de M. G. . . . , dans une chasse du sanglier, descend de cheval pour frapper de sa lance l'animal qui se roulait dans la poussière : le sanglier furieux s'élance sur son ennemi, le renverse et le maltraite cruellement pendant long-temps ; dès que le piqueur eut manqué son coup, il fit le mort : l'animal, effrayé par les cris de la chasse qui s'approchait, prit la fuite. Les chasseurs emploient tous les moyens pour persuader à leur piqueur que le sanglier avait pris la fuite; cet homme se relève peu à peu, et lorsque effectivement il se vit sauvé, se rappelant le danger qu'il venait de courir, il perdit connaissance, et on eut beaucoup de peine a le rappeler à la vie.

J'ajouterai une dernière observation, qui n'est pas moins curieuse.

M. Juel, commis négociant dans une maison de commerce à Jarnac, traversait de nuit un bois célèbre par des brigandages : à la jonction de deux routes, il aperçut plusieurs hommes appuyés sur

des fusils ou des bâtons, c'est ce que l'obscurité ne lui permit pas de distinguer. Un de ces hommes s'avance, et crie à M. J.... : Est-ce toi, Lafleur? M. Juel, se doutant que ces hommes ne pouvaient être que malintentionnés, répondit sans hésiter : Oui, c'est moi, fuyez, voilà les gendarmes qui sont déjà très-près de moi. Les voleurs prennent en effet la fuite, et M. Juel franchit en courant la route qui traversait le bois. Arrivé chez lui, il se rappelle le danger qu'il vient de courir, et il est au moment de se trouver mal. Il revient cependant très-promptement à lui : mais quel fut son étonnement, en portant les mains à sa tête, de trouver ses cheveux entièrement hérissés. Pommades, moyens mécaniques, tout fut inutilement employé, les cheveux ne reprirent que peu à peu leur position naturelle.

La peur ne détermine pas toujours chez l'homme des réponses ou une série d'actions aussi avantageuses; c'est elle qui nous entraine souvent à des déterminations que la raison eût condamnées, si la réflexion eût pu l'appeler à son secours.

Cette passion est produite aussi très-souvent par l'exemple. Les Grecs croyaient qu'elle venait sans cause apparente, et d'une impulsion céleste. La frayeur est la source de cette épouvante qui s'empare quelquefois de la multitude. « Telle fut, suivant Mon-« taigne (liv. 1. p. 37) celle qui apporta à Carthage une merveil-« leuse désolation : on y oyoit que cris et voix effroyées : on voyoit « les habitans sortir de leurs maisons, comme à l'alarme, et se « charger, blesser, et entretuer les uns les autres, comme si ce « fussent les ennemis qui vinssent à occuper leur ville » : c'est la terreur panique.

La terreur, dit *Barthez*, cause souvent dans un animal des tremblemens et des contractions violentes d'organes extérieurs qui lui ôtent tout pouvoir de se soustraire par la fuite à l'objet qu'il redoute, et même des mouvemens qui le précipitent vers cet objet (c'est ce qu'on nomme *charme*). Cet état, qu'on remarque particulièrement chez les petits oiseaux, et qui dépend, d'après

quelques auteurs, de l'effluve, n'est-il pas produit par la vue de l'érection générale qu'occasionne la colère, et qui existe constamment chez la couleuvre ou le serpent qui va se jeter sur sa proie ?

Ne peut-on pas trouver dans l'organisation de l'homme quelques dispositions moins avantageuses que celles qui existent dans beaucoup d'animaux, pour expliquer un fait qui se répète chaque jour? Jetez un chien dans une rivière (je le suppose d'une autre espèce que ceux que l'on emploie à la chasse des canards, etc.). Nullement épouvanté, il opérera une série de mouvemens réguliers qui le feront surnager et qui le conduiront sur le rivage. Au contraire, qu'un homme ignorant complètement les lois de la natation tombe dans une rivière ou dans la mer, il ira à fond, et cela d'autant plus facilement, que la surface par laquelle il aura choqué l'eau était moins considérable; épouvanté du danger dans lequel il se trouve, il fera bien quelques mouvemens irréguliers qui le feront revenir à la surface; mais il sera submergé une seconde, une troisième, une quatrième fois peut-être, et finira par se noyer sans avoir pu se rendre au rivage, et sans même avoir su qu'il en existait un à peu de distance. On ne peut nier que notre organisation soit très-défavorable à la position presque horizontale qu'est obligé de conserver celui qui nage; et cette difficulté ne trouve-t elle pas surtout son explication dans la pesanteur très-considérable de la tête, dans la position du trou occipital, qui est placé directement sous le crâne, de sorte que la tête se tient en équilibre sur la colonne vertébrale, dans la faiblesse, ou plutôt dans la nullité du ligament cervical chez l'homme, dans la longueur et la force des bras disproportionnées à celles des cuisses et des jambes, et dans le mode d'articulation très différent des membres abdominaux comparés aux membres thoraciques ?

Maladies produites par la Peur.

Lorsqu'on lit attentivement les ouvrages de médecine, on peut s'assurer à chaque page de l'influence des passions comme causes des maladies ; et parmi les passions, on peut se convaincre qu'aucune n'en produit un plus grand nombre que la peur. Je ne crois pouvoir mieux faire que de citer dans cet article quelques-uns des exemples les plus connus, et extraits des meilleurs auteurs.

La peur a causé des fièvres, la jaunisse, la diarrhée, des pertes blanches, des tremblemens funestes, des squirrhes, des hémorrhagies, des anévrismes, des apoplexies, des impuissances, la léthargie, la paralysie, la rage, la folie, l'épilepsie, la phrénésie, la mort.

On ne peut pas douter qu'elle ne produise des phlegmasies en supprimant subitement la transpiration, comme la gale, la teigne, etc. ; les règles chez les femmes, les hémorrhagies habituelles, etc.

Wanderwiel rapporte une observation dont le sujet est un écartement des pariétaux par suite de la peur. *Marc-Aurèle Séverin* dit, d'après *Schenkius*, que le sang sortit par toutes les ouvertures du corps à une religieuse effrayée de se voir entourée de soldats ennemis qui avaient l'épée nue, et qu'elle mourut en leur présence.

Tissot rapporte, dans son Traité des nerfs, tom. 4, p. 45, qu'un paysan ayant rêvé qu'un serpent s'était entortillé autour de son bras, se réveilla en sursaut, et que le bras resta depuis sujet à un mouvement convulsif qui revenait plusieurs fois par jour, et qui durait quelquefois une heure, sans qu'aucun effort pût l'arrêter.

Une femme pense tout à coup à un homme paralytique ; elle sent son bras s'engourdir, puis tout un côté ; bientôt, la frayeur redoublant, elle tombe dans une paralysie universelle, et reste enfin hémiplégique. (Journ. de méd. de M. *Laroque*).

Vidi virum (Van Swiéten, t. 2, p. 182) *qui in ætatis vigore*

dormiens, horrendo tonitru fragore expergefactus domum incensam esse credidit, et posteà in talem tremorem totius corporis incidit, ut nullus omninò musculus, voluntatis imperio mobilis, ab illo immunis foret. Vixit in hoc statu per vigenti annos, in reliquis sanus, etc.

L'épilepsie est une des suites les plus ordinaires d'une frayeur subite; et cette maladie est d'autant plus grave qu'elle devient périodique, et qu'elle est presque toujours au-dessus des ressources de la médecine. *Wepfer* vit l'épilepsie succéder à une terreur, et le sujet mourir ensuite d'une apoplexie. *Zimmermann* a vu à Gotthingue une femme attaquée d'épilepsie, par la seule raison qu'elle était soupçonnée d'avoir tué son enfant.

La frayeur subite peut produire des anévrismes du cœur toujours mortels On sait que Philippe V, roi d'Espagne, mourut subitement à la nouvelle que les Espagnols avaient été battus près de Plaisance; on l'ouvrit, et on lui trouva une crevasse au cœur.

La peur produit souvent l'avortement et une péritonite, suite assez ordinaire de cet accident. Les auteurs en citent beaucoup d'exemples.

Marcellus Donatus rapporte, *de medicinæ Historiâ*, p. 118, qu'un enfant tomba mort au milieu d'un champ pour avoir vu de grand matin, avant le jour, deux personnes vêtues de noir à côté de lui. *Zacutus Lusitanus* assure qu'un enfant qui se baignait dans la mer fut tellement effrayé d'un coup de canon qu'on tira sur un vaisseau, qu'il mourut en un quart-d'heure d'une attaque d'apoplexie.

La Gazette de santé du 11 janvier 1816 rapporte qu'un petit garçon, âgé de quatre ans et demi, d'une bonne santé, doué d'une intelligence au-dessus de son âge, et d'une douceur qui le faisait aimer de tous les voisins, mais que chez ses parens on frappait souvent de verges, et que l'on menaçait de faire manger par *Croque-mitaine*, avait été confié aux soins d'une bonne et d'une cuisinière. Les deux domestiques l'ont couché de bonne heure, dans une chambre où elles couchaient elles-mêmes, et l'ont laissé seul

et sans lumière. Trois fois l'enfant s'est levé, est parvenu à ouvrir la porte, est descendu nus pieds à l'étage inférieur, a supplié les domestiques de ne pas le laisser seul dans une chambre noire, de le garder auprès d'elles, et a dit en tremblant qu'il avait peur de *Croque-mitaine*. Les domestiques sont allées trois fois le recoucher après l'avoir fouetté, l'ont de nouveau menacé de *Croque-mitaine* s'il se relevait encore, et l'ont enfin enfermé à la clef. Deux heures après, elles ont eu la curiosité d'aller voir s'il était endormi... il était mort.

Enfin *Sthalh* raconte, sur la foi de *Schenk*, qu'un jeune homme de condition, ayant été mis en prison pour un crime énorme, et condamné à mort, devint gris dans une nuit.

Effets de la Peur sur les maladies.

La peur, qui cause si fréquemment des maladies graves, peut aussi devenir une complication dangereuse de ces mêmes maladies. Cette passion ne peut pas être indifférente : ou elle est aggravante des maladies qu'elle complique, ou elle leur devient utile.

M. *Landré-Beauvais* (Séméiotique, page 297) s'exprime ainsi : « Dans toutes les maladies aiguës, la crainte de la mort est d'un « mauvais présage. On voit rentrer presque subitement certaines « éruptions, telles que la petite-vérole, la rougeole, etc., lorsque « les malades sont saisis de la peur; ou tout annonce que la mala- « die doit se terminer heureusement : il est rare alors qu'ils ne « périssent pas en peu de temps. »

La crainte de la mort est souvent un des caractères des fièvres adynamiques et des fièvres ataxiques, et un de ceux dont on se sert pour en déterminer le prognostic. Dans ces maladies, qu'elle soit symptôme caractéristique, ou qu'elle soit dépendante de l'impression extérieure qu'a pu faire un corps étranger, elle est toujours dangereuse.

On sait qu'il suffit d'une frayeur subite pour donner plus de

développement aux squirrhes et en faire de véritables cancers ulcérés.

Il survient souvent aux blessés, après un orage affreux, suivi de violens coups de tonnerre, des gangrènes simples ou des gangrènes d'hôpital.

Il n'est pas rare de voir dans les hôpitaux des personnes atteintes de maladies légères et qui tendent à une prochaine guérison, être rendues plus graves, et même finir par causer la mort par suite des inquiétudes que font naître des demandes peu discrètes. *Flige* (Mémoire des prix de l'académie de chirurgie) rapporte qu'un homme de quarante ans, à la suite de plusieurs dépôts, était affligé à l'hôpital de cinq ulcères : la cachexie était à peine décidée lorsqu'un élève aussi inhumain qu'étourdi lui fit, en le pansant, cette cruelle plaisanterie : « Dépêche-toi vite de mourir; nous avons « besoin de cadavres. » Cette indiscrétion fut l'époque d'un redoublement qui enleva ce blessé en huit heures, dans un délire affreux. J'ai été moi-même témoin, dans le mois de mars dernier, à l'Hôtel-Dieu, de la mort d'une jeune fille âgée à peu près de vingt ans, nouvellement accouchée, et qui était entrée à l'hôpital pour se rétablir d'une péritonite légère. Un prêtre de cette maison vint avec un zèle mal entendu lui parler de ses fautes et des châtimens qui leur étaient réservés après la mort : cette jeune fille fut tellement alarmée de ces propos inconsidérés, qu'elle mourut, dans la journée même, d'une gangrène des intestins.

C'est surtout dans les maladies contagieuses que la crainte est redoutable, en propageant ces affections et en rendant ceux qui sont sujets à cette passion plus propres à en être atteints.

La peur n'est cependant pas toujours aussi funeste, et l'on cite quelques maladies qu'elle a guéries, et pour lesquelles elle a été avantageuse. *Van-Swiéten* a vu un homme qui délirait dans une fièvre ardente reprendre son bon sens, ayant entendu dire que le feu était à une maison voisine. *Salmuth* dit qu'un goutteux fut tellement effrayé de voir un cochon entrer dans sa chambre et manger

un cataplasme qu'il avait encore sur le pied, qu'il fut guéri radicalement. Au siége de Sienne, en 1555, le marquis de Marignac fut si effrayé d'un boulet qui passa près de lui, qu'il fut guéri de la goutte dont il était tourmenté.

La peur a quelquefois guéri des épilepsies. On connaît l'emploi qu'en fit et le succès qu'en obtint *Boerhaave* sur les enfans affectés d'épilepsie imitative dans l'hôpital d'Harlem.

Dans le tremblement de terre de Lisbonne, on vit des paralytiques recouvrer l'usage de leurs membres et se sauver. *Bonnefoi* (Mémoires des prix de l'académie de chirurgie), 53.e observation, rapporte qu'une femme souffrait depuis dix-huit mois d'une descente de matrice : tout avait été employé sans succès; on désespérait de la guérison, lorsqu'un innocent stratagème la procura. On prit une souris qu'on lia par la patte, et on la fit courir sous les jupes de la malade sans qu'elle en soupçonnât rien : elle fut si frappée de sentir cet animal lui grimper aux jambes, qu'elle en sauta comme transportée par la chambre. Par ces mouvemens inopinés, imprimés subitement et par le trouble qu'ils excitèrent, la matrice reprit sa place, et la femme guérit. Un hoquet, une nausée, les maux de dents les plus rebelles disparaissent par une secousse de frayeur. Enfin on sait qu'une frayeur subite a rendu l'usage de la voix. On lit dans Hérodote, que le fils de Crésus, qui était muet de naissance, ayant vu un Persan qui, sans connaître ce roi, allait lui porter un coup mortel, craignit tellement pour les jours de son père, que cette vive émotion lui délia la langue, et qu'il s'écria : « Arrête, soldat ! ne tue point Crésus » ; et depuis ce moment il parla.

Moyens propres a prévenir ou diminuer l'influence de la Peur.

I. C'est surtout, comme je l'ai dit plus haut, en dirigeant la première éducation, qu'on doit s'abstenir sérieusement de ne jamais raconter aux enfans des choses qui puissent les épouvanter et se graver dans leur imagination de manière à renouveler la peur à la

moindre circonstance. Ne peut-on pas les entretenir d'autres choses que de ces contes absurdes? La peur qui existe une fois dans notre imagination laisse souvent des traces que ni l'éducation la plus soignée, ni l'expérience la mieux dirigée, ni la plus saine philosophie ne peuvent dissiper. Lorsque, par des récits imprudens et trop fréquemment répétés, cette passion est devenue habituelle, on ne doit pas employer les moyens dont se servent quelques personnes, et dont parle J. J. Rousseau, lorsqu'il dit : « J'ai vu des gens vouloir, « par des surprises, accoutumer des enfans à ne s'effrayer de rien la « nuit. Cette méthode est très-mauvaise ; elle produit un effet tout « contraire à celui qu'on cherche, et ne sert qu'à les rendre plus « craintifs. Ni la raison, ni l'habitude ne peuvent rassurer sur l'idée « d'un danger présent dont on ne peut connaître le degré ni l'espèce, « ni sur la crainte des surprises qu'on a souvent éprouvées, etc. » C'est en montrant de la fermeté et de la douceur, et en les accompagnant dans les ténèbres, qu'on finit par les accoutumer à aller partout sans la moindre frayeur. En les habituant au danger, ils finissent par le mépriser.

II. « Naturellement tous les nouveaux objets intéressent l'homme, « dit J. J. Rousseau. Il se sent si faible, qu'il craint tout ce qu'il ne « connaît pas. » Ainsi, si d'abord il a été épouvanté par les différentes illusions d'optique, par un éclair, par un coup de tonnerre, etc. ou par la vue des feux follets, etc., l'expérience lui apprendra bientôt que ce qu'il a vu ou ce qu'il a entendu n'est nullement dangereux ; et s'il cultive les sciences, la physique lui fera connaître que le bruit qui se fait entendre au moment qu'il voit l'éclair ou quelque temps après, n'est autre chose que le choc subit de l'air par une décharge électrique ; que l'électricité n'est funeste qu'au moment de son passage rapide d'un corps à un autre, et que le bruit, n'en étant que l'effet, ne peut être à craindre : et la chimie lui apprendra à regarder les feux follets comme un gaz (l'hydrogène perphosphoré) résultant de la décomposition des substances animales, et qui, moins

pesant que l'air, s'insinue par les fentes légères de la terre, arrive à sa surface, et s'enflamme aussitôt qu'il se trouve en contact avec l'air libre, en donnant constamment naissance à de l'eau et à de l'acide phosphorique. Il en sera de même des terreurs produites par des causes imaginaires, et qu'il est presque toujours facile de dissiper lorsqu'on peut y réfléchir de sang-froid.

III. Puisque la peur se communique par l'exemple, et que par ce moyen elle peut devenir épidémique, ce sera l'exemple qu'on devra choisir pour en prévenir ou en modérer les effets. C'est sans doute pour cette raison que, dans les régimens, et surtout à l'approche d'une bataille, on place les conscrits au milieu des vieux militaires.

IV. On rend bien certainement les matelots et les soldas de marine plus courageux et plus capables de remplir les services auxquels ils sont appelés par leur profession en leur faisant apprendre à nager. Ainsi munis d'un moyen qui les empêchera du moins en partie de se noyer, ils exécuteront plus facilement toutes les manœuvres d'un vaisseau, soit qu'ils soient employés dans la mâture, ce qui les expose à des chutes fréquentes à la mer; ou qu'ils soient employés au service des petites embarcations, ce qui leur fait courir le danger des naufrages.

V. Parmi les causes les plus pernicieuses aux malades, on ne doit pas oublier celle qu'inspire la vue d'un prêtre qui vient inconsidérément exercer son ministère. Je sais que la religion fait une loi de préparer à une mort digne d'un chrétien tous les malades en danger; mais que de prévoyance, que de circonspection, que d'adresse, que de ruses même ne faut-il pas pour prévenir ou pour parvenir à corriger l'impression funeste que fait toujours la vue de l'appareil religieux! Cette cérémonie, dangereuse dans les hôpitaux, l'est sans contredit davantage et cause de plus grands inconvéniens dans l'exercice de la médecine civile, où elle se fait

avec plus de pompe, et où elle est précédée et accompagnée, comme dans quelques provinces, du son de toutes les cloches de la paroisse. Dans tous les cas, ne serait-il pas utile de consulter le médecin, comme pouvant seul déterminer, dans le plus grand nombre des circonstances, le moment où le malade peut supporter avec le moins d'inconvéniens cette cérémonie, toujours désagréable lorsqu'elle n'est pas dangereuse? Il faut en dire autant de l'office des notaires. C'est un avis aux gens raisonnables de rérégler leurs affaires quand ils jouissent de la meilleure santé.

VI. Lorsqu'on est décidé à faire une opération chirurgicale qui seule peut sauver la vie du blessé, doit-on l'y préparer plusieurs jours d'avance? ou doit-on attendre le moment où on veut la faire pour lui en parler? Dans tous les cas, on doit surtout prendre en considération le caractère du malade. *Bonnefoi* (Mémoire, prix de l'académie de chirurgie) dit que l'expérience lui a appris que ceux que l'on prend à l'improviste, n'ayant pas prévu ce moment, ont joui d'une tranquillité d'esprit et de corps qui les dispose à supporter plus aisément la douleur; et après quelques instans de combat ils se décident d'autant plus aisément, qu'ils sont déjà consolés par l'espoir d'être débarrassés plus tôt qu'ils ne le croyaient. Il cite dans son mémoire plusieurs exemples à l'appui de cette assertion.

VII. Le médecin doit toujours aborder les malades avec douceur, leur montrer beaucoup de bienveillance, et surtout ne jamais faire paraître la moindre crainte sur l'issue de la maladie. Dans ces circonstances, le moindre signe de sa part est aperçu par le malade, qui y fait d'autant plus d'attention qu'il est moins distrait par d'autres objets, et qu'il croit avoir le plus grand intérêt à connaître ce qu'il pense.

C'est surtout dans les épidémies contagieuses que la crainte est redoutable, puisqu'elle les propage et qu'elle les rend toujours beaucoup plus actives. « Quand la peste entre dans une ville, la

« peur marche à sa suite. Ces deux monstres prennent chacun « leur quartier, et y exercent à l'envi leurs ravages. » Ainsi donc, lorsque cette maladie contagieuse attaquera toute une contrée, ou une armée, on devra suivre et avoir toujours présent à la mémoire la conduite mémorable que M. *Des Genettes* a tenue lorsque la peste se manifesta dans l'armée française en Egypte. Voici les expressions de ce célèbre médecin : « Sachant combien « le prestige des dénominations influe souvent vicieusement sur les « têtes humaines, je me refusai à jamais de prononcer le mot « de *peste;* je crus devoir, dans cette circonstance, traiter l'ar- « mée entière comme un malade qu'il est presque toujours inutile, « et souvent fort dangereux d'éclairer sur sa maladie quand elle « est critique. »

Telles sont les réflexions que m'a suggérées la lecture des ouvrages qui traitent des passions en général, et de la peur en particulier. C'est au médecin philosophe seul à déterminer les cas où cette passion peut être nuisible, et le petit nombre où elle peut être utilement employée.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Vita brevis, ars longa, occasio præceps, experientia fallax, judicium difficile. Oportet autem non modò se ipsum exhibere ea quæ decent facientem, sed et ægrum, et præsentes, et externa. *Sect.* 1, *aph.* 1.

II.

Duobus doloribus simul obortis, non in eodem loco, vehementior alterum obscurat. *Sect.* 2, *aph.* 46.

III.

Metus et tristitia si diù perseverent, melancholiæ istud indicium est. *Sect.* 6, *aph.* 23.

IV.

Convulsio si superveniat vulneri, lethalis est. *Sect.* 5, *aph.* 2.

V.

Quæcumque non sanant medicamenta, ea ferrum sanat : quæ ferrum non sanat, ea ignis sanat : quæ verò ignis non sanat, ea incurabilia existimare oportet. *Sect.* 8, *aph.* 6.